

Inter 74. Compte rendu du colloque de Janvier 2018. **Les destins du couple dans la famille : contrats, pactes, ruptures.**

C'est un voyage sociétal, culturel, psychanalytique, auquel nous convie le colloque de cette année pour aborder les méandres complexes des liens organisant le couple, (couple amant, couple parental, couple dans la famille et dans la filiation), et la manière de les accueillir dans nos cadres thérapeutiques des TFP et des TCP. L'argumentaire nous le signalait : « Tout l'art de faire couple dans la famille s'est abîmé et le désir de chacun s'est perdu » ; à cela il faut aussi ajouter les familles recomposées, les séparations multiples, les nouveaux modes d'accès à la parentalité, ouvrant la voie à de nouvelles formes de liens, de pactes et d'alliances.

La journée a débuté par le point de vue anthropologique avec l'expérience riche de Maurice Godelier qui nous propose son regard sur la place du couple dans les sociétés au travers de « l'imaginaire et du symbolique dans la production des représentations collectives »

Pourquoi ce titre ? Peut-être parce que pour M. Godelier, les modèles familiaux sont liés aux systèmes politico-religieux et donc à la transformation de l'imaginaire et du symbolique dans les sociétés.

Après un détour pour nous dire qu'il n'y a pas d'opposition entre le réel, l'imaginaire et le symbolique et qu'ils se nourrissent mutuellement (l'imaginaire part du réel et produit du symbolique qui explique et donne de la visibilité à ce réel), il en arrive à la notion du surréel : le religieux et les systèmes politico-religieux. Lequel surréel, issus des imaginaires partagés, nécessite un acte de foi.

Pour nous éclairer et appuyer sa théorie, il nous parle des mythes qu'il a étudiés lors de son très long séjour chez les Baruyas de Nouvelle Guinée. Ces mythes président à l'organisation des liens d'alliance et de filiation dans cette société, la théorie de la reproduction n'étant pas suffisante à fonder la règle de la filiation.

Dans beaucoup ou dans presque toutes les sociétés, il faut toujours un tiers pour faire de la parenté : le soleil qui finit l'enfant, l'âme d'un ancêtre qui se réincarne en lui, etc....

Qu'en est-il dans notre société dans laquelle l'individu devient roi, individu qui se sert de la société et qui n'est plus à son service ?

Les configurations familiales ont changé ; la famille ne coïncide plus forcément avec le couple : les parents ne sont pas forcément ceux qui font les enfants, mais les adultes qui les nourrissent, les élèvent et assurent leur avenir.

Il existe un vide juridique actuel symbolisé par l'absence de mot spécifique caractérisant la place de beau-père ou belle-mère, autrefois parâtre ou marâtre.

M. Godelier invite à remettre en route l'imaginaire collectif de la famille par le recours aux imaginaires partagés, c'est-à-dire le surréel au service de l'action sur soi, sur les autres et sur la société.

Jean-Claude Bologne, philosophe et historien, a prolongé la réflexion en se focalisant sur l'histoire du coup de foudre.

Coup de foudre : fantasme ou réalité peut-on se demander. Un fantasme de transmission ou plutôt la transmission d'un fantasme, selon Albert Ciccone, si l'on tient compte de la longévité du concept revisité au cours des siècles et des courants philosophiques.

Jean-Claude Bologne nous retrace en effet un long parcours du coup de foudre : d'origine divine suivant la mythologie grecque jusqu'à la conception neurobiologique actuelle, en passant par le coup de foudre qui justifia la légitimité de Guillaume le Conquérant.

Il tente d'en trouver les invariants avec le constat notamment que le coup de foudre est toujours subit. Le coup de foudre fait effraction dans l'économie et rappelle le coup de foudre originaire du conflit esthétique (Meltzer). Il s'agit chaque fois de donner sens à la rencontre amoureuse et de figurer un fantasme qui a sans doute plus à voir avec l'élation de la dyade originaire, cette nostalgie reconstruite imprimant son désir d'une complétude narcissique. En effet, l'illusion amoureuse engage le lien narcissique (lien de complémentarité ou de gémellité) et prélude au lien objectal du couple. Le coup de foudre fait ainsi partie intégrante de ce qui scelle un début de construction et d'historicisation du couple : on peut concevoir également le coup de foudre comme ce qui inaugure le récit fondateur du couple.

La référence à la culture était également au rendez-vous pour enrichir la réflexion sur le couple. Anne Loncan nous a fait part de la représentation de la femme fatale dans le couple, telle qu'elle apparaît dans les productions artistiques au cours de l'histoire.

Le mot « fatal » condense les mots latins « fataliste » et « destin » : Ce qui est fatal est à la fois inévitable, c'est-à-dire fixé par le destin, et décisif, entraînant la mort. Ainsi la femme fatale séduit les hommes et provoque leur perte. Quand serait né ce mythe ? Eve était-elle déjà une femme fatale ? A. Loncan cite Messaline, à l'époque romaine, troisième épouse de l'empereur Claude, qui apparaît dans les écrits comme une femme intrigante et nymphomane avec un appétit de pouvoir. Au moyen âge, la femme fatale est dépeinte comme une sorcière par son côté maléfique et son goût également du pouvoir. Puis à l'entrée du 19^{ème} siècle, la femme fatale se retrouve dans la littérature et la peinture sous les traits d'un paradoxe vivant qui séduit et anéantit : c'est une mangeuse d'homme, tel un vampire. La femme fatale serait-elle donc une femme hystérique qui se rapprocherait de la perversion hystérique ?

François de Singly a complété et prolongé les points de vue anthropologiques et historiques par son approche sociologique du vivre en couple au XX^{ème} siècle.

Les données recueillies précisent que les contours multiples du couple se sont considérablement modifiés ces dernières décennies, du fait d'une individualité sans cesse recherchée. Cela est lié, de près, aux changements du statut de la femme, depuis que celle-ci a trouvé « une chambre à soi » (V. Woolf 1929), pièce « maîtresse » (!) et nécessaire à l'économie du couple. La chambre à soi est aussi celle des enfants devenus adolescents et réclamant l'affirmation de leur territoire allant de pairs avec la révolution culturelle des années 50 et de la culture « jeune ». Ce gain d'individualité ouvre le champ des possibles, des investissements de chacun, et entre inévitablement en conflit avec le vivre ensemble du groupe familial. Fr. de Singly pose la question de l'individuel dans la vie commune. Comment concilier les intérêts de chacun, ceux notamment si différents des hommes et des femmes ? Quel temps le couple s'accorde-t-il ? Le couple conjugal se diluerait-il dans l'organisation familiale ? Quel temps individuel est compatible avec la vie de couple, autrement dit comment s'individualiser et vivre ensemble ?

Fr. de Singly apporte une autre vision des liens : non, la construction du couple ne passerait pas systématiquement par une phase de fusion, elle serait actuellement plus souvent précédée par la crainte de l'engagement. Il souligne l'importance des liens entre amis qui constituent un tiers extérieur à la famille et au couple comme étant un investissement puissant. « Je dois rester moi-même » serait la norme actuelle freinant la part d'engagement fondatrice du couple et donnant lieu à un rapport de force au-delà ou en deçà de la

différence des sexes. Et de préciser qu'être en couple n'est pas la même chose que de vivre en couple !

Enfin, Philippe Robert nous a livré avec clarté les soubassements d'un autre couple : celui du transfert /contre-transfert (puisque « le transfert ne peut pas être célibataire » selon l'expression de J. Guillaumin).

Le contre-transfert renvoie à la question de l'origine dans la formation même du thérapeute : suivant qu'il provient de la psychanalyse (cure-type), du groupe, de la famille, du couple. L'écoute en sera d'autant imprégnée. Le contre-transfert concerne donc nos liens à nos formateurs, liens de filiations, liens d'appartenance à une école, qui entrent en jeu lorsque nous recevons une famille ou un couple (également une personne seule, avec sa famille interne).

Quant au contenu du contre-transfert, le thérapeute face à un couple est renvoyé bien-sûr à une scène primitive, pour autant Ph. Robert nous met en garde concernant l'aspect défensif de cette assertion : le plus important se situerait non pas du côté du sexuel mais du tendre et de l'infantile du thérapeute face au couple parental. Il nous invite également à être attentifs à ce qui demande à être transformé. Le choix amoureux ne s'effectue pas seulement selon un choix œdipien mais aussi avec « les failles de la filiation » que le couple répète et tente de transformer. Le couple aura donc à être pensé dans ces liens générationnels, ce qui décale la question du sexuel vers d'autres problématiques : le traumatique pourra s'énoncer dans l'actuel de la séance. C'est ce travail du thérapeute en séance attentif donc à l'infantile et à la répétition qui pourra ouvrir sur une véritable historicisation et remise en circulation du fonctionnement du couple.

Les ateliers ont traité différentes facettes de ce vaste champ : la conflictualité couple / famille, les désaffiliations, le couple et l'arrivée de l'enfant, la recomposition familiale dans le cadre de la thérapie familiale psychanalytique.

Nous avons assisté au thème des désaffiliations présenté par Chantal Diamante et Albert Ciccone, et vous en livrons quelques points :

Les désaffiliations concernent la défaillance du lien entre le couple et les enfants, portant atteinte à la filiation. Le couple conjugal est alors qualifié de couple anti-famille ou anti-parental, car c'est un lien infantile qui cimente le couple. « La conjugalité est en manque de parentalité » : le couple ne peut se laisser suffisamment « bousculer » par l'arrivée d'un bébé, donc sortir de l'illusion du couple. L'arrivée de l'enfant mobilise la haine légitime chez les parents, l'enfant perturbe le couple. Le bébé est alors perçu comme un rival narcissique de l'infantile du parent, et n'aura pas d'autre choix que de restaurer le narcissisme parental au risque de l'emprise (et de la maltraitance s'il échoue et qu'il est alors perçu comme mauvais et persécuteur). L'enfant hérite ainsi des blessures narcissiques parentales. Il y a impasse dans la filiation quand la position narcissique paradoxale au service des angoisses de séparation, ne permet pas aux parents de s'ouvrir à des liens objectifs, et donc de se décentrer de ses besoins propres. Or le couple anti-famille se fonde sur une tentative de restauration du lien originel, et donne la primauté au lien conjugal sur le parental. Régresser, comme le suppose l'accès à la parentalité pour pouvoir s'occuper d'un enfant, n'est pas possible car cela vient se confronter à un manque de parents internes. La transmission est ainsi interrompue. Le travail en TFP sera vigilant au holding nécessaire et à l'accueil des éprouvés de haine, d'envie, de souffrance de l'idéal du moi des parents. Le groupe familial fait en effet apparaître qu'il n'y a pas de parents mais un groupe

d'enfants ou d'adolescents. Et il s'agit bien sûr de l'entendre dans les séparations des précédentes générations pour accéder à une ré affiliation.

Dans le prolongement des ateliers s'étayant sur des situations de thérapie, chacun a pu reprendre ses interrogations cliniques dans la dernière partie tout aussi passionnante sur la question du cadre : reçoit-on un couple, une famille ? Quelle écoute doit-on réserver au couple dans la famille ou vice-versa ? Quels aménagements des dispositifs sont-ils possibles ? Françoise Aubertel nous a fait part de la créativité qu'autorise son cadre, qui garde pour autant les caractéristiques rigoureuses d'un cadre « ni ambigu, ni fluctuant, ni altéré » (J. Bleger). Ainsi un nouveau souffle peut se déployer dans le processus évoluant dans des temps successifs avec les parents seuls et les parents avec les enfants selon la règle d'« accueillir ceux qui viennent ». Il s'agit pour autant d'une démarche groupale et il est bien question d'entendre le fonctionnement familial à l'œuvre dans ses déclinaisons : le groupe familial semble trouver ainsi les voies possibles de son récit de ses dépôts, de la scansion générationnelle, des secrets du couple parental et des avatars de leur transmission. Fr. Aubertel présente ainsi son travail de la famille dans le couple de parents ; la famille est prise en compte et écoutée tout autant que le couple ; les enfants sont toujours présents dans l'écoute des thérapeutes.

Alberto Eiguier souligne pour sa part, toute l'importance de la phase préliminaire au travail familial afin de proposer un cadre sécure, condition sine qua non du processus. L'indication - ou les indications- ainsi que le cadre nécessitent d'être pensés avec rigueur avant que d'être énoncés clairement à la famille. Le processus thérapeutique doit se vivre dans une stabilité du cadre pour permettre au thérapeute d'en mesurer les différents mouvements et d'identifier les répétitions à l'œuvre.

Le débat reste ouvert et les journées du colloque nous ont offert de nombreuses pistes de réflexions.

Catherine Blondé, Odile Cuzenic, Christine Giraudet
Thérapeutes en formation, groupe théorico-clinique Haydée Popper, Florence Baruch et Stephano de Stephano.

Compte-rendu du 16^{ème} colloque de la STFPIF
« Les destins du couple dans la famille : contrats, pactes, ruptures »
20 et 21 janvier 2018

Les 20 et 21 janvier 2018 s'est tenu à l'Espace Conférence des Diaconesses à Paris le colloque organisé par la Société de Thérapie Familiale Psychanalytique d'Ile de France, sur « les destins du couple dans la famille : contrats, pactes, ruptures ». Cette rencontre a réuni une vingtaine d'intervenants psychologues, psychanalystes, thérapeutes du couple et de la famille, et également de sociologues, anthropologues et historiens. Les communications ont porté sur les ancrages historiques, anthropologiques et psychanalytiques du couple tels qu'il existe aujourd'hui et son articulation complexe avec l'entité de la famille.

Lors de son intervention sur « *l'imaginaire et le symbolique dans la production des représentations collectives* », **Maurice Godelier** a rappelé la distinction entre l'imaginaire et le symbolique, domaines intimement associés et complémentaires mais non confondus

pour autant. Le symbolique s'inscrivant comme la capacité génétique de produire des signes qui font sens pour ceux qui les émettent et ceux qui les reçoivent à condition de partager le code. Le langage mais aussi le jeu et l'art représentent des supports symboliques de la pensée. L'imaginaire, quant à lui, s'inscrit dans un monde idéal et concerne la pensée à travers les représentations que les humains se font de la nature et de l'origine de l'univers qui les entoure. Maurice Godelier évoque la place des mythes et des esprits dans les cultures, à travers l'exemple du *Mythe du Coyote* chez les indiens des prairies. Pour Maurice Godelier, les mythes mais aussi les religions et les systèmes politico-religieux s'inscrivent dans cet imaginaire à travers les interprétations que l'humanité crée pour s'expliquer le réel. Il pose ainsi la question de la façon dont on peut penser le réel à travers des choses imaginaires. Pour penser le réel des rapports entre les hommes et les femmes, Maurice Godelier rapporte le *Mythe des Flûtes Sacrées* chez les Baruyas, Dans cette tribu, le mythe originaire est celui d'une première femme très puissante ayant seule le pouvoir d'enfanter, à laquelle les hommes ont dérobé les instruments du pouvoir, les flûtes sacrées, permettant dès lors aux hommes de faire naître les enfants sans les femmes (Godelier, 2004)¹.

L'historien **Jean-Claude Bologne** a, pour sa part, rapporté les invariants et les évolutions qui ont marqué les représentations collectives attribuées au coup de foudre dans l'Histoire. Les trois axes qu'il a choisi de relever plus spécifiquement parmi cet archipel de représentations concernent le caractère amoureux du coup de foudre ainsi que son immédiateté et son intensité. Le feu de la foudre vient brusquement frapper les partenaires dans une immédiateté, alors que le feu du foyer brûle longtemps au sein du couple marié. Dès l'Antiquité, le coup de foudre est attribué à des histoires d'amour éphémères tel qu'il est représenté par le feu de paille de Plutarque. Avec l'arrivée du christianisme et de l'union unique et indissoluble, le coup de foudre prend l'apparence de l'œuvre du diable, à l'image de Saint-Agnès devenue martyre en refusant les avances du fils d'un préfet pris d'amour pour elle. Pour autant, les péripéties historiques amènent également la société à considérer le coup de foudre comme un signe favorable du ciel afin de légitimer ce que condamne la morale notamment concernant des personnalités importantes de l'Histoire tel que Guillaume le Conquérant, fils illégitime du duc de Normandie et d'une lavandière. Le Romantisme voit apparaître le coup de foudre comme un phénomène réciproque entre deux partenaires et révélant une sympathie des âmes (non plus seulement des corps), qui vient s'exprimer par la recherche de l'âme sœur. C'est donc le registre de la vraisemblance qui prédomine et non plus de la complémentarité. Dans nos sociétés occidentales, c'est une représentation paradoxale qui caractérise le coup de foudre, à la fois synonyme de risque dans une société marquée par la sécurité et le choix sélectif du conjoint, un apaisement des passions et une rationalisation de l'amour par l'étude des processus psychologiques qui l'expliquent. Pour autant le coup de foudre vient s'inscrire également comme un mythe fondateur du récit de l'histoire du couple permettant de garder la rencontre en mémoire et de lui donner sens.

À la suite de l'intervention de Jean-Claude Bologne, **Albert Ciccone** a réagi sur les raisons qui nous poussent à croire au coup de foudre. En effet, il s'agit bien d'un besoin d'y croire qu'il nomme « le fantasme de coup de foudre », empreint d'un ensemble de représentations

historiques. En effet, le danger associé au coup de foudre viendrait de la transmission inconsciente de ces traces historiques. De plus, le coup de foudre est mis en lien avec l'investissement narcissique du sentiment amoureux, dans sa complémentarité ou bien dans sa gémellarité. Le coup de foudre est bien au service de l'illusion narcissique au moment de la rencontre, contrairement à la prise en compte de l'autre dans son altérité. Dans nos sociétés occidentales, le coup de foudre trouve ainsi aisément sa place à travers trois axes. Premièrement, dans ce qu'il permet de la déculpabilisation de l'immédiateté, du changement et de la rupture des liens amoureux d'aujourd'hui. En effet, croire que l'amour vient du ciel permet de se dispenser du sentiment de culpabilité. Il s'agit bien d'une extériorisation du sentiment ou du désir sexuel. Cette dé subjectivation se retrouve dans un certain mouvement actuel scientifique (à travers les effets des hormones et toutes autres raisons neurobiologiques à l'attraction des êtres). Cette déculpabilisation du lien amoureux vient s'opposer, souvent de manière conflictuelle au lien de parentalité, celui-ci marqué par la responsabilité de la durée. Les liens parentaux ne sont en effet pas destinés à être rompus. Albert Ciccone souligne également la fonction du coup de foudre comme une théorie de l'origine. Le couple aime raconter sa rencontre originare et par là même vient entretenir l'aspect passionnel du sentiment amoureux. Il s'agit bien d'une forme de théorie sexuelle infantile de l'origine. Enfin, le coup de foudre viendrait représenter pour le sujet ce qui se produit psychiquement à travers l'effraction de son moi qui caractérise le mouvement amoureux. Le coup de foudre du dehors constituerait ainsi bien une projection de la foudre du dedans nous dit Albert Ciccone.

Anne Loncan, dans son exposé, *Au cinéma, la femme fatale dans le couple*, nous présente le *Mythe de la Femme Fatale*. Les éléments culturels de son identification reposant en partie sur la période du Romantisme dans les arts et sur le Darwinisme dans les sciences. Une des premières figures de la femme fatale peut ainsi se retrouver chez Messaline, troisième épouse de l'empereur romain Claude et mère de Britannicus. La conduite scandaleuse de Messaline provoque sa perte alors qu'elle est soupçonnée de comploter contre son mari. La femme fatale constitue bien un paradoxe vivant dans sa double polarité de séduction et de destruction. Elle est successivement « sorcière », « mangeuse d'hommes », « femme vampire », « vamp » et sujette à l'opprobre. Nous retrouvons un haut potentiel de séduction chez la femme fatale, combiné à une sensualité marquée et une exaltation de l'univers du sexe. Anne Loncan souligne d'ailleurs certaines similitudes avec l'hystérie par la prédominance de la conquête sur la relation, mais s'en différencie par le facteur intentionnel qui s'y rattache. La femme fatale n'existe pas en dehors du lien à l'autre. Avec le partenaire, elle forme un couple dont elle détermine les règles. Elle repère les failles chez son partenaire pour mieux s'y engouffrer. Ainsi, par le maniement du paradoxe, de la manipulation, de l'emprise pathologique ou encore des troubles affectifs qui l'accompagnent, la femme fatale se rapproche fortement de la psychopathologie de la perversion narcissique tel que l'a décrit Alberto Eiguer. Le théâtre, notamment avec *Salomé* d'Oscar Wilde, puis le cinéma, mettent en scène ces femmes fatales. Ainsi, Anne Loncan nous livre les exemples de trois films, *L'Ange bleu* (1930), *La Dame de Shanghai* (1947) et *Jules et Jim* (1961), qui mettent chacun en scène les tragédies provoquées par la femme fatale.

François de Singly, sociologue a traité pour sa part la notion d'être *libres ensembles* dans le couple, c'est-à-dire de la place de l'individuel dans la vie commune. Ainsi, il prend en

perspective l'arrivée de la culture jeune, notamment représentée par le célèbre magazine *Salut les copains* qui apparaît au début des années 60 et qui marque une séparation plus forte entre les espaces d'investissements propres à la culture jeune en opposition à celle des parents : la famille vit ensemble sous le même toit mais avec des cultures différentes. Dans le couple, force est de constater pour François de Singly qu'il n'existe pas de chambre à soi. La chambre est toujours conjugale donc commune. Pour autant *être ensemble* et *être libre* ne revêt pas uniquement d'une condition de présence ou d'absence. En effet, à l'image du tableau d'Edward Hopper, *Une chambre à New York* (1932), où l'on voit un couple réuni dans une même pièce, mais séparés dans leurs activités respectives. La définition du libre ensemble induit toujours une relation de pouvoir et donc une négociation perpétuelle entre les libertés de chacun et l'espace commun conjugal. Avec l'arrivée de la famille moderne au 19^e siècle, cette articulation se complexifie à travers l'apparition de deux normes contradictoires : celle du *ensemble* conjugal et familial avec un resserrement autour de la famille nucléaire mais aussi dans le même temps l'émergence progressive de la norme de l'être *soi-même*. Ce temps pour soi-même est perçu comme prioritaire au reste, et c'est finalement le temps conjugal qui a le plus de difficulté à perdurer entre le temps familial et le temps pour soi. Finalement la question ne concerne pas l'activité en soi mais bien la façon dont celle-ci est codée, la façon dont elle est représentée comme du temps à soi, du temps en couple et du temps familial, et comment se forme l'équilibre entre ces trois instances.

À la suite de l'intervention de François de Singly, **Martine Mercier** interroge la temporalité des liens à l'œuvre dans le couple. Le sujet se construisant en lien avec les autres, est-il ainsi possible d'être libre seul ? Dans le couple, le différent et le commun sont partagés dans une dynamique intersubjective. Le couple construit dans une complétude narcissique ne peut élaborer la question de la différence et du commun dans leur lien. Le couple met donc bien au travail la capacité de se sentir seul en présence de l'autre à travers tout le rapport de distance entre le trop loin et le trop près.

Philippe Robert, aborde quant à lui la place délicate du contre-transfert de l'analyste dans les thérapies de couple. Le contre-transfert ne pouvant être séparé de nos propres appartenances de filiation vient ainsi particulièrement toucher les thérapeutes de la famille et du couple dans leur singularité. Ainsi les pratiques thérapeutiques tournées autour des couples ont souvent été et le sont encore aujourd'hui par certains, considérées comme transgressives. Philippe Robert souligne ainsi l'importance de reconnaître nos lieux et nos liens d'appartenance dans cette clinique. Ces positionnements peuvent ainsi aider à penser le couple dans sa place singulière : peut-il être pensé et écouté de la même façon que la famille ? À travers l'exemple clinique d'un couple qui ne parvient pas à se séparer, Philippe Robert souligne bien la dimension d'altérité comme nécessaire à la séparation et à l'inverse, comme la mise en couple nécessitant que la séparation soit possible. Le contre-transfert participe de ce travail de reconnaissance de l'altérité de conjoint à conjoint jouant également l'altérité de l'adulte par rapport à l'enfant qui est en lui. Le destin du couple, nous dit Philippe Robert consiste également dans la transformation du *jeu* pour créer un *nous* avec des espaces de jeu commun, le destin du couple étant de travailler à *faire couple*. Du côté du thérapeute, le travail avec les couples convoque la scène primitive et le voyeurisme. Ainsi, ne pas avoir d'attente par rapport au couple semble impossible. Le risque serait plutôt de s'enfermer dans des contre-attitudes, dans une sacralité de neutralité qui n'existe pas. Le couple est une clinique difficile et toujours en tension : entre courant

tendre et courant sensuel, entre passé et actuel, mais aussi entre filiation et affiliation, entre réalité interne et réalité externe. La difficulté du positionnement de l'analyste tient également au fait qu'au sein du couple, le lien d'alliance n'est pas une simple répétition du lien de filiation, la rupture du lien pouvant advenir dans le couple.

Henri pierre Bass reprend les axes développés par Philippe Robert en soulignant le lien avec le concept de collusion inconsciente introduit en 1975 par Willy puis par Lemaire qui se définit par l'attraction mutuelle des 2 partenaires autour d'une problématique inconsciente commune mais avec deux manières différentes et opposées d'y réagir. Les collusions s'organisent autour des fragilités structurelles de chacun des partenaires et viennent révéler la crise du couple. Le concept de collusion introduit également la notion du lien qui introduit bien la dimension psychanalytique du rapport entre les partenaires et également dans sa dimension interpersonnelle.

Françoise Aubertel a traité des aménagements de dispositifs dans les thérapies familiales et les thérapies de couples. La thérapie de couple et la thérapie familiale concernent bien deux cadres différents avec des objectifs différents. Certains niveaux de pathologies du lien de couple sont plus aisément mobilisables en thérapie familiale alors que d'autres relèvent plutôt exclusivement de la thérapie conjugale. Il s'agit aussi de repérer les limites de ce qui peut être déployé dans cet espace et de pointer le moment où le couple parental doit engager un travail thérapeutique conjugal. Dans le dispositif de thérapie familiale décrit par Françoise Aubertel, il s'agit d'accueillir la famille, c'est-à-dire ceux qui peuvent être présents. Il est ainsi possible que le couple vienne seul à une séance, mais toujours dans une perspective familiale. Recevoir le groupe familial en thérapie familiale c'est proposer un dispositif qui favorise la régression. Pour Françoise Aubertel, les configurations familiales où l'ensemble des liens est en souffrance, sont particulièrement concernées par un cadre de thérapie familiale. En effet, le travail de régression qu'elle provoque, permettant notamment une meilleure différenciation intergénérationnelle, favorisera plus aisément un travail ultérieur sur le lien de couple.

En guise de conclusion, **Alberto Eiguer** souligne l'importance du cadre et des invariants dans la thérapie familiale qui vont advenir progressivement. Différents axes possibles posent les indications de thérapie familiale. Ainsi lorsque la problématique à la fois les enfants et les parents, la thérapie familiale semble indiquée. Un deuxième cas de figure concerne les conflits ouverts conscients éventuellement avec de la violence, mais aussi les désordres de la filiation (adoptions, PMA etc.) et les désordres du fraternel et de la famille constituent des indications pertinentes. La thérapie de couple peut concerner, quant à elle, les difficultés de communication, les mésententes sexuelles, les infertilités ou encore les difficultés de procréation. Pour autant, la demande initiale cache parfois d'autres éléments enfouis qui viennent reposer la question du cadre mis en place initialement. Cette complexité amène parfois des changements de cadre en cours de thérapie. Alberto Eiguer rapporte ainsi les différentes possibilités d'évolution qui peuvent provoquer ce changement, soit à l'initiative du thérapeute, soit à la demande du patient. Dans ce cas, ce changement peut être interprété d'une part dans une perspective défensive à travers un besoin de contrôle, un vécu de débordement des enfants ou encore dans un évitement de l'élaboration du conflit. Mais ce changement peut également être à considérer en lien avec l'évolution du processus thérapeutique. Lorsque le changement de cadre est à l'initiative du thérapeute, il peut s'inscrire face à une impasse de la thérapie, d'une crise du couple parental sans

possibilité de l'articuler à la dynamique familiale collective. La question doit toujours se poser sur le nœud de la problématique : en lien avec la dynamique familiale ou bien conjugale ? Dans tous les cas, l'élaboration du changement du cadre est indispensable : comment est-il formulé, qui s'occupe du changement de cadre ? Cette absence d'élaboration peut notamment avoir un impact délétère sur les enfants qui pourraient se sentir abandonnés du fait du changement du cadre de la thérapie.

Charlène Gueguen groupe théorico clinique A. Eigner

LE COUPLE ET L'ARRIVÉE DE L'ENFANT

Extrait d'un article² d'Élisabeth Darchis sur un cas clinique évoqué lors du colloque de janvier 2018, dans l'atelier table ronde : *L'arrivée de l'enfant dans le couple*, et animé par Marthe Barraco, Élisabeth Darchis, Régine Waintrater

« Dans un dernier cas clinique, nous allons suivre la difficulté d'un couple à avoir un enfant. Le besoin de maintenir un lien conjugal exclusif dans la résistance à faire famille sera compris comme des défenses contre des traumatismes anciens mis sous silence dans les familles réciproques. Dans ce couple qui s'aime et qui désire consciemment un enfant, Séverine, 38 ans, a arrêté sa pilule il y a deux ans ; mais nous apprendrons que le couple n'a plus de rapports sexuels depuis ! Olivier, 39 ans, est angoissé à l'idée que le bébé pourrait lui faire perdre sa liberté et il aimerait encore « attendre plusieurs années pour être père... Mais il faudra bien y passer », dit-il. Les deux conjoints ne sont « pas pressés d'avoir un bébé ». Séverine ajoute qu'elle n'est pas portée sur les enfants, mais elle pense que son horloge biologique avance et qu'il faut s'y mettre. Le couple, qui veut prolonger leur état amoureux, profite de voyages à deux et il a peur de perdre les avantages de leur vie sans enfants. Dans la résonance fantasmatique des inconscients individuels, l'arrivée de l'enfant semble redoutée. J'entends ici une organisation de couple anti-famille (Caillot, Decherf, 1982), avec une place d'enfant impossible ; ou bien est-ce une parentalité impossible et une identification redoutée à une famille ou à un couple de parents ? Dans mon contre-transfert, je sens fortement la paradoxalité de ce désir : « On vient vous voir pour faire un enfant qui ne peut pas arriver et à la fois on n'en veut pas. » Je me sens attaquée par un transfert où ils me perçoivent comme celle qui va les aider à avoir un bébé qu'au fond d'eux, ils ne veulent pas. J'ai envie de leur dire : « Si vous n'en voulez pas, plus besoin de venir me voir » ; et, à la fois, ils expriment que je suis « un dernier recours pour eux... » Une thérapie de couple est entreprise qui permet à Séverine de travailler sur sa relation de haine et d'amour avec sa propre mère très envahissante et qui ne laisse pas beaucoup de place à un petit enfant. Olivier va comprendre son apparente indépendance, qui recèle une lutte contre un grand besoin d'être materné par sa compagne en écho avec des lâchages dans sa petite enfance. L'enfant ne prendrait-il pas sa place ? Les alliances conjugales sont repérées et l'arrivée de l'enfant est questionnée au son de ce couple très fusionnel qui lutte contre les séparations, sous couvert d'indépendance. Les rapports sexuels vont reprendre qui conduisent à une grossesse, environ un an après le début de la thérapie de couple. Nous posons un nouveau cadre que j'énonce comme celui d'une thérapie familiale avec le bébé in utero et qui poursuit le travail amorcé. Mais un effroi va monter progressivement chez cette femme enceinte, en rapport avec la « peur de maltraiter l'enfant, s'il s'avère difficile ». Elle dit

aussi avoir peur que son conjoint ne se rende pas assez disponible pour l'aider ; peut-être veut-elle être protégée de sa possible maltraitance imaginée envers l'enfant. Elle se voit seule et débordée par l'enfant qu'elle semble alors haïr. Olivier, sidéré, ne sait pas comment il devra faire pour l'aider et l'avenir est difficile à envisager. Je ressens dans mon contre-transfert leur reproche transférentiel : pourquoi avons-nous accédé au fait d'avoir un enfant que l'on peut maltraiter et haïr, un enfant qui « peut nous démolir ». Olivier avait bien dit que cet enfant pourrait lui « enlever sa liberté... » En fait, dès le début de la prise en charge du couple, le transfert et le contre-transfert parlaient notamment d'une histoire familiale qui va prendre maintenant tout son sens dans les réveils de traumatismes anciens. Séverine veut faire appel à sa mère pour l'aider, mais elle est aussi très ambivalente. Surtout qu'elle vient de rêver qu'elle faisait l'amour avec elle : « Je rêve que je couche avec ma mère, et pire j'en prends du plaisir. Mais en me réveillant cela me semble tellement monstrueux, que je n'osais même pas te le dire », dit-elle à son compagnon. En début de grossesse, elle avait fait des rêves concernant aussi des scènes de relations sexuelles avec ses anciens amants, lui rappelant les copains qu'elle partageait sexuellement autrefois avec sa mère aux sorties de boîtes de nuit. Le couple de ses parents s'était séparé plusieurs fois et elle n'avait pas de représentation d'une véritable famille. Comment devenir parent avec cet héritage ? Surtout que ces contenus résonnent avec la famille d'Olivier qui faisait des différences entre les enfants. Lui, le dernier non désiré, était le vilain petit canard qui semblait confondu aussi avec des aïeux honteux et dont on évitait de parler dans la famille. Dans mon contre-transfert, je ressens le rêve et les fonctionnements familiaux énoncés, lourds et honteux, douloureux et difficile à traiter tant le couple est sidéré. Je vais les reprendre du côté d'un réveil nécessaire pendant le temps de la grossesse. Les retrouvailles avec des vécus anciens ou primaires permettent de les retravailler, de les remettre en scène, comme dans le rêve, pour mieux s'en différencier. Je souligne aussi que le rêve est un travail de l'imaginaire et des fantasmes, ce qui soulage les futurs parents et estompe un peu les angoisses et la honte. Mais le couple a appris qu'il s'agissait d'une petite fille et Séverine redouble d'angoisse. Elle a peur de la rejeter : « J'ai peur qu'elle soit laide comme une nazie », dit-elle avec effroi. Je m'interroge sur l'horizon du mot « nazie » qui pourrait évoquer une catastrophe, non nommable dans la famille, mais Séverine ne voit pas de lien. Suite à cette séance, elle demande à sa mère si par hasard en famille on parlait autrefois des nazis. Sa mère s'exclamera : « Mais pourquoi voudrais-tu qu'on parle de cette sale nazie ? » « Mais de quelle nazie tu parles, maman ? » « Mais tu sais bien, cette sale allemande, la mère de ton grand-père qui a lâchement abandonné ses deux petits enfants à la fin de la guerre, en retournant dans son pays. » Séverine comprendra qu'il s'agit d'une ancêtre allemande dont on ne parlait pas explicitement en famille. L'origine de la « hantise », notamment dans le mot « nazi », provenait, entre autres, du silence dans l'histoire familiale autour d'une mère qui avait abandonné de façon honteuse des enfants orphelins. Ici, les ancêtres avaient légué une page blanche qu'il fallait déchiffrer autour d'une haine transgénérationnelle qui s'adressait en fait à une mère d'autrefois désignée comme mauvaise, et donc laide. Ce moment de la thérapie familiale sera un véritable tournant, un déclic qui va transformer les futurs parents leur permettant de se différencier des ancêtres. Le couple comprendra les défenses générationnelles, les alliances négatives, la difficulté à s'identifier à des parents et à construire une famille et le besoin d'un lien anti-séparatif luttant contre l'abandon, qui organisaient des liens d'incestualité. Le couple alimentera un roman familial autour de cette figure ancienne de l'arrière-grand-mère de Séverine, en imaginant le déchirement et le sacrifice qu'avait dû faire cette femme, peut être admirable, qui a laissé ses enfants au père,

pour qu'ils ne soient pas sous la honte et l'opprobre de la société qui dénigrerait les enfants d'Allemandes après la guerre. Le couple construira une famille en travaillant aussi sur les fonctionnements de la famille d'Olivier. La compréhension de leur attachement conjugal et des besoins qui les reliaient avant, prolongera leur amour et leurs relations sexuelles, tout en ouvrant un espace au futur bébé différencié des générations antérieures. L'enfant attendu sera accueilli dans cette famille en harmonie avec la conjugalité et la parentalité. La haine familiale ancienne, réactualisée dans une défense sous forme de rejet de maternité et paternité, entravait l'arrivée d'un futur bébé, porteur du négatif familial. Dans les situations familiales où la loi du silence a organisé de façon aliénante le groupe, la confusion générationnelle est à son summum et l'indication d'une thérapie psychanalytique de couple ou de famille est pertinente. Le travail analytique favorise la régression dans la groupalité de la thérapie familiale qui permet les retrouvailles et la reprise des effrois anciens enterrés sous une chape de silence. L'accueil de la haine primitive au niveau transféro/contre-transférentiel dans le néo groupe permet aussi traiter, de transformer et d'apaiser ces contenus archaïques inélaborés auparavant dans les familles.

E. Darchis

A PROPOS DE LA DERNIÈRE TABLE RONDE

Quelques notations à propos de la dernière table ronde : Thérapie familiale, thérapie de couple, quels aménagements des dispositifs ?

Cette table ronde, la dernière, sur le dispositif de thérapie de couple et thérapie familiale, a permis d'engager des échanges fructueux avec la salle sur la question des aménagements des dispositifs et le sens de ces aménagements. Certains d'entre vous, renvoyés à leur clinique, auraient souhaité poursuivre ces échanges.

F. Aubertel a présenté une situation de thérapie familiale psychanalytique au cours de laquelle le cadre proposé par les thérapeutes a permis dans un moment fécond, d'accueillir le couple parental seul : ils viennent alors parler une situation de deuil qui n'aurait pas trouvé à se dire dans un cadre familial en présence des enfants.

A l'aide d'un power point et d'un tour d'horizon de la question A. Eiguer rappelle « au-delà des dogmes, que le cadre n'est pas le processus » ; Et c'est bien la question du processus qui va nourrir les échanges.

2 auteurs peuvent retenir notre attention, qui ont particulièrement développé cette question : **José Bleger**, qui a montré que si le cadre est fixe, avec ses éléments les plus archaïques, le processus, lui est en mouvement.

Pour J. Bleger le cadre est un non-processus constitué par l'ensemble des constantes à l'intérieur desquelles le processus lui-même se produit ; il est ce qui n'est pas amené à se transformer.

En même temps, de façon contractuelle et consciente, il est l'ensemble des dispositions proposées par l'analyste et accepté par le patient, et qui peut donc être dénoncé à tout moment. Mais sur le plan inconscient il est constitué des liens symbiotiques, indifférenciés, les plus primitifs qui vont y être déposés.

J. Bleger parle d'un « monde fantôme », de « moi syncrétique », C'est cette image du corps archaïque qui va être déposée dans le cadre : « le cadre du patient est l'expression de la fusion la plus primitive avec le corps de la mère ».

Le cadre n'admet ni fluctuations ni ambiguïté, c'est pourquoi il doit rester muet. Telle est sa signification lorsqu'il est maintenu, « Lorsqu'il ne pleure pas ».

Dire que le processus se produit à partir de ces dépôts, c'est appeler à la réflexion les éléments transférentiels et contre transférentiels. Le cadre est donc aussi un objet transférentiel.

Les travaux de **D.W. Winnicott** sur le cadre sont plus anciens. Pour lui ce qu'il nomme le setting, est constitué par l'ensemble des éléments factuels et concrets : temps, lieu et leur disposition, « la somme de tous les détails de l'aménagement du dispositif » ; l'ensemble des éléments constants. Le cadre représenterait alors la portée psychodynamique symbolique de ces éléments. Dont fait partie le cadre interne de l'analyste : sa neutralité bienveillante, la concavité de son écoute, la nature, la qualité de ses interventions, sa position subjective liée à son histoire, ses formations, ses groupes internes.

Dans un article de 1941 (De la pédiatrie à la psychanalyse) D.W. Winnicott décrit une « situation établie » à propos de l'observation de jeunes enfants. Il s'agit des conditions qui rendent possible l'observation et l'évolution d'un jeu chez un très jeune enfant. Il s'agit du maintien d'une situation, holding, et de son maniement, handling. D.W. Winnicott définit un cadre à l'intérieur duquel les enfants jouent librement (playing) et la portée thérapeutique de ce jeu libre, qu'il oppose à game, jeu standardisé. Ses recherches sur la transitionnalité et les espaces intermédiaires pour sortir du clivage ont favorisé une meilleure adéquation des réponses aux problématiques narcissiques.

En effet, D.W. Winnicott a montré dans plusieurs articles que le cadre, quand il reprend les éléments du narcissisme primaire, soigne, (le care-cure). Il fait partie de l'environnement. Une de ses fonctions est de permettre l'émergence d'espaces intermédiaires sur le plan du fonctionnement psychique (préconscient, inter fantasmatisation, intersubjectivité) grâce à la mise en place du dispositif thérapeutique. Les avancées de D.W. Winnicott sur le bon environnement et la transitionnalité amènent à reconsidérer les notions de setting thérapeutique. Il rappelle notamment que la capacité thérapeutique de la psychanalyse relève de l'adaptation aux besoins psychiques du patient. Cette adaptation permet que se réordonnent de fait les éléments les plus problématiques de la psychopathologie du patient.

Le cadre doit aussi être contenant et « malléable » comme l'évoque F. Aubertel dans son intervention. Elle rappelle notamment que dans le dispositif proposé, il s'agit de son cadre, qu'elle n'a pas modifié.

« La thérapie de couple a son propre cadre et ses objectifs spécifiques » nous dit-elle, alors qu' « il s'agit là d'une présence du couple seul à l'intérieur d'une dynamique groupale familiale ».

F. Aubertel insiste sur le fait qu'en l'absence des enfants c'est dans la pensée des thérapeutes que le cadre, avec la présence bi-générationnelle est mobilisé. Les enfants se sont effacés devant la demande de leurs parents : étayés par les thérapeutes, le couple parental va pouvoir commencer le deuil d'une petite fille décédée dans des conditions douloureuses bien avant l'arrivée de leurs enfants vivants : ceux-ci vont rester présents dans le groupe thérapeutique dans les discours et les pensées. Est ce qu'ils sont « rêvés » ? Reprenant les travaux de W. Bion on dira qu'une des missions du cadre proposé aura été d'offrir une forme de contenance pour la fonction Alpha de l'appareil à penser les pensées. De susciter la rêverie et l'élaboration fantasmatique. Et remettre en mouvement les processus de transformation bloqués dans un fonctionnement mortifère. C'est dans la résonance fantasmatique, grâce à la sensibilité clinique des thérapeutes, que ce « pas de côté » a trouvé sa pertinence.

Au-delà des dogmes, cet aménagement du dispositif traditionnel de la thérapie familiale psychanalytique qui exige la présence bi-générationnelle, met l'accent sur les mouvements transférentiels du côté des thérapeutes comme du côté de la famille, parents et enfants, chacun dans sa place.

Pour conclure sur cette situation clinique qui a mobilisé de nombreux échanges et ouvert une réflexion sur l'aménagement du cadre et ses indications, je retiendrai la remarque d'E. Granjon : elle rappelle que c'est dans les liens transférentiels et contre-transférentiels, c'est à dire dans le néo groupe, et non dans le groupe familial, que s'élaborent les processus de changements.

C.Fischhof.